

s'échapper pour porter avis au colonel Du Pin. Le premier agresseur, c'était le colonel don Mariano Larumbide, chef d'état-major du général Mejia ; le Mexicain qui avait tiré le sabre était le commandant de l'artillerie de sa division.

A peine les cavaliers de la contre-guérilla eurent-ils appris cette tentative de meurtre qu'ils accoururent le sabre à la main pour dégager leur chef. Heureusement l'arrivée du colonel Du Pin calma une effervescence déjà menaçante ; le général Mejia, suivi lui-même de son état-major, l'accompagnait. Il fut hautement constaté, d'après les propres déclarations de don Iguera, qui, malgré sa nationalité, eut le courage de rendre hommage à la vérité, que le colonel Larumbide, sans provocation aucune, avait attaqué l'officier français. Le général Mejia prononça un mois d'arrêts forcés, qui furent levés sur la prière du colonel Du Pin, car une punition disciplinaire était illusoire pour un attentat de cette nature ; d'ailleurs la satisfaction donnée en présence de tous avait été assez humiliante pour les coupables en raison de leur grade. L'émotion causée par cet incident avait été vive, même dans l'armée mexicaine, où une grande partie des chefs avaient énergiquement réprouvé un pareil acte. Dans la crainte d'un conflit, toutes les troupes furent consignées à leurs quartiers respec-

tifs. Des précautions plus grandes encore furent prises, car certains renseignements, trop justifiés plus tard par les événements, prouvaient que la scène accomplie le matin était préméditée, et qu'on cherchait déjà au sein du corps d'armée impérialiste le prétexte d'un *pronunciamiento* militaire fomenté par les excitations juaristes, et qui eût pu réussir si le sang avait coulé. Dans ce cas, la contre-guérilla eût péri sous le nombre et eût été seule accusée d'avoir fait naître par son agression un mouvement insurrectionnel. Le maréchal Bazaine, informé des faits, répondit que bonne justice serait demandée à l'empereur Maximilien (1).

Vittoria n'est en somme qu'une triste bourgade aux maisons délabrées. Une église inachevée est le seul monument qui l'enrichisse. Désolée tour à tour depuis trente ans par les factions cléricale et libérale, elle est presque déserte et n'offre aucune ressource. Quoiqu'elle date de la domination espagnole, les archéologues n'y trouvent nulle curiosité. Rien d'attachant dans cette capitale d'État, qui tiendrait tout entière sur notre place de la

(1) Cinq mois après, le même colonel Larumbide rentrait cependant à Vittoria à la tête d'une brigade pour remplacer la contre-guérilla. En l'absence du colonel du Pin, mon ancienneté de grade m'avait appelé au commandement provisoire de la ville, ce qui, en vertu de la convention de Miramar, plaça le colonel Larumbide quelques jours sous mes ordres.

Concorde. Aussi, lors de leur dernière invasion, les Américains du Nord, le lendemain même de leur entrée à Vittoria, en sortirent sans ombre de regret. Une étroite et longue *alameda*, ombragée de gigantesques platanes, jadis rendez-vous galant des élégantes *senoras*, aujourd'hui pleine de silence et de fraîcheur entretenue par l'eau courante, est le seul souvenir qu'elle ait gardé de son ancienne splendeur. L'espoir d'y trouver un bon ravitaillement fut aussi promptement déçu. Les magasins étaient à sec. Les roues des moulins avaient été brisées par l'ennemi battant en retraite : on eût payé à prix d'or un sac de farine sans pouvoir le trouver. Les *tiendas* étaient même vides de tabac et de cette eau-de-vie du pays qu'on trouve d'ordinaire dans les plus modestes localités. Il fallait bien se résigner à ne pas modifier le triste ordinaire dont on s'était contenté en pleine lande, — l'eau du torrent et la ration de maïs. La population, tout à fait républicaine, s'était enfuie à l'approche de la division Mejia dans les plus humbles *ranchos* voisins, pour ne pas assister à une occupation passagère. Les femmes de la classe élevée étaient surtout hostiles au nouveau régime, et se déclaraient ardemment pour tous les chefs qui tenaient la campagne au nom de la république. Il faut le reconnaître, la race féminine montrait ici

une indépendance d'opinion, une franchise d'allures qu'on rencontre rarement chez les Mexicains.

Au bruit de la marche de front exécutée depuis Aguas-Calientes jusqu'au littoral par l'armée franco-mexicaine, toutes les forces libérales, craignant d'être coupées de leur retraite, tendaient à se concentrer à Monterey auprès du président déchu, en attendant le choc du général français de Castagny. Seul, dans le Tamaulipas, sans parler de petites guérillas, Cortina restait devant la contre-guérilla à la tête de ses 1,500 hommes et de dix pièces d'artillerie rayées du dernier modèle américain, ravageant le pays compris entre Matamoras et Vittoria, dans l'espérance de pouvoir, en se glissant entre nous et la mer, tomber à l'improviste sur nos derrières et attaquer par surprise Tampico, si faiblement défendu.

Pour éviter tout prétexte de conflit entre les impérialistes et la contre-guérilla, il fut décidé que la division mexicaine sortirait de Vittoria, remonterait au nord-ouest par la ville de Linares pour aller donner la main à la division Castagny marchant sur Monterey, et de là se rabattrait par sa droite sur Matamoras, pour y attaquer Cortina, s'il s'y réfugiait dans l'intention de se rapprocher de la frontière américaine. Le lendemain, la colonne Du Pin pointerait directement sur la mer

pour donner la chasse aux bandes éparses de Cortina et se saisir, s'il était possible, de son parc d'artillerie avant qu'il n'eût pu gagner le port de Matamoros, que l'escadre française allait bloquer du même coup.

Le 26 août au matin, la division mexicaine commença son mouvement en éveillant Vittoria au son de mille fanfares. Le colonel et les officiers de la contre-guérilla escortèrent à quelques kilomètres de la ville le général Mejia, qui leur avait témoigné une grande affabilité. Le soir même de l'incident Larumbide, il avait envoyé sous les fenêtres du colonel français une musique de ses régiments et était venu en personne lui faire une visite des plus cordiales. Le défilé de la troupe mexicaine dura sept heures ; la tête de colonne était déjà rendue à l'étape que l'arrière-garde n'était pas encore en route. Cependant, des deux divisions qui forment l'armée impérialiste, c'est sans contredit la meilleure. Elle est composée des plus anciens soldats, elle est plus éprouvée que celle du général Marquez. Les officiers ont de la tenue ; trois ou quatre parmi eux sont décorés de la Légion d'honneur, qu'ils ont vaillamment gagnée au siège de San-Luis, et qu'ils ont reçue des mains du général Bazaine. Les hommes, vêtus de neuf à leur départ de Mexico, en six mois de route, avaient déjà mis

en lambeaux leurs capotes et leurs pantalons de drap gris de fer. Ils ont l'air malpropre, et la cavalerie a triste aspect ; mais, somme toute, c'est une troupe bien trempée, qui, au contact de la discipline européenne, pourrait faire une bonne armée. Depuis la veille, les pluies avaient redoublé d'intensité, et c'était pitié de voir s'enfoncer dans les boues du chemin les *soldaderas* chargées de tout leur attirail de route. La *soldadera*, c'est la compagne du soldat mexicain. Si les maîtresses des officiers, toujours trop nombreuses, marchent aux premiers rangs confondues dans les états-majors, les unes à cheval, les autres à mule, la face soigneusement enveloppée sous le chapeau de paille aux larges rebords, les *soldaderas* marchent à pied à la suite des fantassins ou des cavaliers. Ce sont de vrais bataillons de femmes, qui remplacent l'administration militaire, service inconnu au Mexique. Leur accoutrement est bizarre. Elles portent sur leur dos ou sur leur tête, toujours en courant, les ustensiles de ménage et les maigres provisions de la journée ; souvent elles ont un enfant dans les bras. Elles furentent partout sur leur passage afin d'augmenter la ration de leur soldat ; elles se jettent comme une nuée de sauterelles sur les champs de maïs ou de cannes à sucre, qu'elles dépouillent sans que personne songe à s'en plaindre :

c'est un usage reçu. Le soir, elles allument les mille cuisines du bivouac, fument la cigarette, puis couchent en plein air pêle-mêle avec la soldatesque. En garnison, elles ont accès à toute heure dans les quartiers et vont glaner sous le nez des chevaux, dont elles diminuent trop souvent la ration de maïs pour en faire leurs *tortillas*. Au combat, elles sont à leur poste et marchent d'une allure non moins résolue ; nous en avons vu, à la prise de San-Lorenzo (1), plusieurs étendues à terre, le crâne emporté par nos obus. Cette organisation excentrique, préjudiciable à tant d'égards, sera nécessaire tant que le gouvernement n'assurera pas directement par ses propres soins la ration de ses soldats, qui se changent en maraudeurs aux moments parfois les plus critiques. Sans les *soldaderas*, l'armée mexicaine mourrait de faim.

Le général dont la division allait nous quitter restera comme une figure à part dans les annales historiques de son pays. Mejia, aujourd'hui général en chef de l'armée austro-belge-mexicaine, est un Indien pur sang. Pour parvenir en dépit de son origine, il a commencé sa carrière par la rébel-

(1) Gros village voisin de Puebla, où le général Bazaine livra et gagna sur Comonfort, ministre de la guerre, le combat qui entraîna la chute de Puebla.

lion. Taille très-petite, cheveux noirs, front déprimé, teint pâle, yeux brillants, visage impassible, démarche lente et pleine de roideur, tels sont ses traits distinctifs. Taciturne, il aime néanmoins le clinquant dans sa tenue, toujours militaire, et cache sous une apparence de grande modestie une vaste ambition, que justifient vingt-cinq ans de fidélité à son parti, son influence sur plusieurs États du centre et un caractère aussi remarquable par son sang-froid qu'entraînant par sa bravoure. Plein de finesse, il se laisse pourtant dominer par son entourage ; dès qu'il ne sent plus la poudre, il manque de résolution dans les circonstances graves. La réputation de Mejia est presque légendaire ; elle s'est formée dans les brouillards de la Sierra-Gorda, où longtemps, à la tête de vaillants Indiens qui lui sont encore dévoués corps et âme à cette heure, il a guerroyé comme chef de partisans. Vainqueur et vaincu tour à tour, il a toujours été le ferme soutien de la réaction cléricale, à qui il doit tout, même sa fortune militaire. C'est à coup sûr le premier soldat de l'empire, dont il est aujourd'hui la sentinelle avancée sur les rives du Rio-Bravo, menacées par les filibustiers américains ; mais la figure du héros presque mystérieux des gorges de la Sierra-Gorda a pâli au souffle de la révolution, car l'élu du clergé mexicain, aux yeux de ses compa-

tristes, est l'ennemi de la liberté, qui seule vivifie les hommes et les peuples.

Le général Mejía, avant de quitter Vittoria, avait laissé à la disposition du colonel Du Pin cent volontaires de la ville de Queretaro enrôlés sous sa bannière, et un de ses bataillons, commandé par le colonel de Perald, Espagnol d'origine, officier de valeur et d'un caractère très-sympathique. Pendant que le gros des forces convergait vers Monterey, notre contre-guérilla allait se porter sur la ville de San-Fernando, où les espions arrivés de la veille assuraient que Cortina s'était retiré. Dans la nuit qui suivit le départ de la division mexicaine, les pluies firent déborder tous les ruisseaux et les fleuves dont était sillonnée la route que nous allions parcourir. Notre mouvement fut donc forcément ajourné. On profita de ce retard pour fortifier Vittoria, changer la place en réduit, élever de forts retranchements garnis de chevaux de frise et capables de mettre les habitants et leurs biens à l'abri d'une surprise ou d'un retour offensif. Ces mesures d'ailleurs étaient conseillées par le voisinage d'une bande forte de trois cents coureurs de bois, restés en arrière de Cortina pour saccager et rançonner les *pueblos*. On redoubla de surveillance à l'annonce faite par la police, récemment réorganisée, que pendant les deux dernières nuits des

guérillas avaient pénétré dans la ville, où ils entretenaient des intelligences en vue d'un mouvement que devait favoriser une partie de la population hostile à l'intervention française, hostile parce qu'elle était libérale, hostile parce que le Tamaulipas, comme la province de Yucatan, située à l'autre extrémité du golfe du Mexique, près de l'île de Cuba, à l'époque même où la république mexicaine était florissante, a toujours lutté contre la centralisation. De tout temps, ce pays a pris les armes en faveur de son autonomie et de son indépendance, qu'il ne consentirait à aliéner, du propre aveu des *hacenderos*, qu'en faveur des États-Unis. Le Tamaulipas devait naturellement repousser l'intervention française, destinée au contraire à resserrer les liens des différents États ; mais grâce aux expéditions nocturnes des contre-guérillas, cette tentative avorta dès son début. Vers huit heures du soir, le 2 septembre, trois Mexicains armés de *revolvers* et de *machetes* assassinèrent deux des nôtres. On put s'emparer d'eux, et le lendemain la cour martiale, assemblée d'urgence, les condamnait à mort, comme bandits mis hors la loi déjà depuis un an par les autorités du pays et comme coupables de meurtre. Les trois condamnés étaient nés à Vittoria. En présence de leurs familles, au même roulement de tambour, ils tombèrent sous les balles.

La maison qui leur appartenait, où le crime s'était accompli, fut rasée. En même temps fut affiché et répandu au loin un décret qui, sous peine de mort, interdisait le port d'armes à tout Mexicain sans distinction de parti. Deux jours après la publication de ce décret, le chef régulier des libéraux de la province, ancien gouverneur du Tamaulipas, le général La Garza, vint faire sa soumission à Vittoria. Cette démarche fit sensation ; la défection du général La Garza fut le signal du retour de nombreuses familles qui avaient déserté Vittoria à l'approche de Mejia, et qui désormais avaient confiance dans la parole française. Le général La Garza, marié à la fille d'une des premières familles du pays, est un homme bien élevé, ambitieux comme un *licenciado* (la classe des *licenciados*, c'est-à-dire ceux qui ont pris leurs degrés aux facultés, s'est toujours disputé le pouvoir). Dans les guerres civiles, il a marqué par ses idées libérales : à la tête de deux cents républicains, il a défendu heureusement Vittoria contre trois mille cléricaux qui l'assiégeaient. Peu versé dans l'art de la guerre, quoiqu'il eût été placé à la tête des forces qui attaquèrent les Français lors de l'évacuation de Tampico, il combat surtout par la ruse. Quelque secret dessein que voilât sa soumission, elle concourut à semer le désordre parmi les répu-

blicains, et les opérations que la contre-guérilla devait poursuivre dans le nord du Tamaulipas se trouvèrent ainsi facilitées.

II

L'état des routes semblait permettre enfin de rentrer en campagne ; les pluies avaient cessé, le terrain s'était raffermi. Le 12 septembre 1864, dans la nuit, la contre-guérilla française quitta Vittoria, et marcha droit à la mer par Sotto-Marina, pour fermer définitivement le passage vers Tampico aux troupes de Cortina, qui pouvaient se mouvoir librement encore entre Matamoros et la ville de San-Fernando, où s'étaient accumulées leur artillerie et leurs munitions. Le mouvement de la division Mejia, qui leur coupait la seule autre route, celle du nord, était assez accusé : nous venions d'apprendre que, malgré les pluies, elle était arrivée à Cadeyreta, ville située près de Monterey. En sortant de la capitale du Tamaulipas, si on se tourne vers le golfe du Mexique, on domine au loin l'horizon. Le pays, couvert d'un vaste manteau de verdure aux teintes monotones, paraît plat ; mais dès qu'on s'est engagé sous la forêt, ravins et ma-